

IDENTITÉ ET CODE D'HONNEUR CORSE DANS *MATEO FALCONE* DE MÉRIMÉE

Rodrigue NDONG NDONG
Enseignant-Chercheur
Maître-Assistant (CAMES)
Département de Lettres Modernes
Université Omar Bongo
ndong_rodrigue@yahoo.fr

Résumé

La thématique de l'identité et du code d'honneur corse comme valeurs à transmettre à un jeune garçon structure la nouvelle *Mateo Falcone* de Mérimée, l'un des plus grands écrivains français du XIXe siècle. Précisément, cette tentative de transmission d'un héritage prioritairement symbolique échoue du fait que son héritier désigné se montre versatile et surtout corrompu, travestissant de la sorte l'identité et les valeurs corses dont il devait être le gardien. La conséquence de cette non-réussite dans la transmission du legs corse est la mort par fusillade du jeune garçon, ultime moyen pour sauver son honneur et sa dignité dans ce pays.

Mots clés : Corse, héritage, identité, transmission, valeurs.

Abstract

The theme of identity and the Corsican code of honor as values to transmit to a young boy structures the short story *Mateo Falcone* by Mérimée, one of the greatest French writers of the 19th century. Precisely, this attempt to transmit a primarily symbolic heritage fails due to the fact that its designated heir proves to be versatile and above all corrupt, thus distorting the Corsican identity and values of which he was to be the guardian. The consequence of this failure in the transmission of the Corsican legacy is the death by shooting of a young boy, the ultimate means to save his honor and dignity in this country.

Keywords: Corsica, heritage, identity, transmission, values.

Introduction

Le thème de l'héritage irrigue une bonne partie de la littérature française du XIXe siècle. Que ce soit dans le roman, dans le théâtre ou dans la nouvelle, ce sujet y est abordé sous des angles différents et souvent originaux. Mérimée est au nombre de ces grandes plumes françaises que cette thématique n'a pas laissé indifférent. Dans sa nouvelle *Mateo Falcone*, il met en scène un père qui échoue dans sa transmission de l'identité et du code d'honneur corse à son fils, Fortunato. Ce dernier, tout au long de la nouvelle, est considéré comme l'enfant qui trahit, le rejeton qui se montre incapable d'assumer son identité et de respecter le code d'honneur des habitants de son île. Aussi, dans notre étude, formulons-nous l'hypothèse que la trahison de Fortunato doit se lire comme l'échec de son père dans la transmission des valeurs relatives à l'identité et au code d'honneur corse. Cet échec expliquerait ainsi l'inconséquence qui caractérise le jeune homme. Dans le travail qui suit, nous commencerons par exposer l'identité et le code d'honneur corse tels qu'ils sont mis en avant dans la nouvelle de Mérimée. Puis, nous montrerons en quels termes se traduit la trahison du fils héritier dans la réception du legs de son père. Enfin, nous présenterons les conséquences générées par cet irrespect de l'identité et du code d'honneur corse.

1. Aspects du code d'honneur corse

1.1. Éloge de l'hospitalité

La nouvelle de Mérimée se présente à divers niveaux comme une défense et illustration de l'hospitalité en pays corse. S'il n'est nullement question d'un récit confinant au traité d'anthropologie sociale ou culturelle *stricto sensu*, nombre d'éléments à caractère descriptif évoqués dans la nouvelle tendent à y conduire. Deux points en relation avec l'articulation du code d'honneur corse sont particulièrement mis en valeur à ce sujet.

Le premier de ces points est lié à la géographie. Une géographie identitaire. Dans la nouvelle, celle-ci est présentée à grands traits. Cependant, Mérimée en dit suffisamment pour que le lecteur perçoive bien de quoi il est question. Situait la scène de son histoire dans un paysage reclus, difficile d'accès et isolé, il s'attarde sur le « maquis ». Précisément, « le maquis est la patrie des bergers et de quiconque s'est brouillé avec la justice » (1999, p. 23). Cette définition du maquis par l'auteur n'est pas une donnée gratuite. Cette information est capitale dans l'économie générale du récit. Elle concourt à signifier la particularité de ce lieu de vie pour les bergers. Le maquis, « cette espèce de taillis fourré » (1999, p. 24), est avant tout pour eux le lieu où paissent leurs moutons. Mais il est aussi un refuge, un espace de sécurité et de réconfort pour « quiconque s'est brouillé avec la justice ». En d'autres termes, tout individu se trouvant en indécatesse avec la justice est sûr de pouvoir trouver dans le maquis un abri sécuritaire incontestable. Le code non écrit de l'honneur corse dispose ainsi les choses.

Aussi, lorsque Gianetto Sanpiero, blessé par balles et poursuivi par les forces de l'ordre pour avoir commis quelques forfaits, parvient à se hisser sur les hauteurs de Porto-Vecchio jusque devant la demeure de Mateo Falcone, il se dit sauvé. En tant que Corse, il connaît le sens de l'hospitalité des bergers du maquis. De même, il sait que Mateo Falcone, l'hôte chez qui il se rend, lui fera inévitablement l'honneur du respect de ce code d'honneur qui interdit de rejeter un homme en difficulté avec la justice.

Là, nous touchons au deuxième point portant sur l'éloge de l'hospitalité tel que Mérimée le laisse voir dans sa nouvelle. Ce point est en rapport avec l'humanité dont savent faire montre les montagnards, ces Corses qui se refusent à demeurer « aux bords de l'humanisme » comme l'écrit S. Tesson (2005, p. 91). En effet, supposer a priori que les bergers du maquis vont vous faire bon accueil, bien qu'ayant les forces de l'ordre à vos trousses, c'est noter comme une caractéristique fondamentale propre aux bergers corses ce sens de la réception. Il s'agit d'aider son prochain aux prises avec la justice. Cela signifie aussi que, tout bien considéré, les bergers corses prennent systématiquement le parti des plus faibles, quand bien même ces derniers seraient auteurs de méfaits répréhensibles par la justice. Leur identité trouve là l'une de leurs caractérisations. Les bergers corses font un point d'honneur de secourir le citoyen lambda en difficulté. Ils ne sont nullement du côté de la justice ni des forces de l'ordre.

Dans la nouvelle de Mérimée, il y a cet implicite selon lequel tous les personnages connaissent cet aspect du code d'honneur corse qui fait obligation à tout montagnard de venir en aide à un homme empêtré dans des ennuis avec la justice. Fortunato, le fils de Mateo Falcone, n'ignore point cette pratique. Il a vu les siens recevoir sans hésitation des hommes qui se trouvaient dans le besoin. Il a entendu des récits y relatifs. Il connaît ce que J. Dewey nomme l'« importance d'une direction en vue de réaliser ces valeurs » (2004, p. 30). Son père, un homme à la réputation de bravoure établie dans tout Porto-Vecchio, ne lui a montré que cet exemple. Pourtant, il ne perpétue point cette tradition lorsque son tour vient de se montrer un bon hôte vis-à-vis de l'infortuné Gianetto Sanpiero, par ailleurs son cousin. En effet, séduit par la montre que lui offre l'adjudant Gamba en échange d'une délation, le jeune homme finit par flancher. « Celui-ci montrait bien sur sa figure le combat que se livraient en son âme la convoitise et le respect dû à l'hospitalité » (1999, p. 34). Fortunato se montre un mauvais héritier de ce point de vue. Dès lors, la perception de l'échec dans la transmission de cet aspect du code d'honneur corse est incontestable.

Mais Fortunato ne trahit pas que le sens de l'accueil corse. Il brise également le pacte du silence, un autre aspect du code d'honneur et de l'identité corse.

1.2. Le pacte du silence

Fortunato est le personnage par lequel passe Mérimée pour installer dans l'entendement du lecteur cet autre aspect du code d'honneur et de l'identité corse. Là également, il le donne à voir pour souligner son irrespect chez le jeune homme.

Cet enfant âgé de dix ne se montre pas respectueux des valeurs reçues de son père. Récit de peu de mots, la nouvelle de Mérimée épouse parfaitement le caractère que sont supposés avoir ses principaux personnages, d'autant qu'ils sont placés dans un environnement particulièrement isolé. Ils connaissent le silence, que le *Petit Robert* (2017) définit comme « l'attitude de quelqu'un qui reste sans parler ». Mateo Falcone et son épouse parlent peu. Ils ont le silence pour compagnon permanent. Ce sont des gens qui ruminent beaucoup leurs pensées. Cette prédisposition les conduit automatiquement à s'ouvrir peu.

Aussi, lorsque lui survient une situation comme celle dans laquelle il se trouve, à savoir dire ce qu'il a vu ou non à propos d'un homme en cavale, Fortunato pourrait garder le silence, eu égard à cette habitude du silence. Mais surtout, il pourrait se taire eu égard à ce principe de vie corse qui défend de trahir son prochain. Il a une obligation de silence qu'il ne respecte pas.

En effet, lorsque l'adjudant Gamba et ses hommes arrivent à sa hauteur et le questionnent sur le fuyard, il est attendu de lui de ne rien leur révéler sur ce qu'il sait. Le pacte du silence appelle à cette attitude. Se taire, sinon au pire induire en erreur son interlocuteur, ce dans la perspective de prêter assistance à un homme en difficultés, voilà ce qui est attendu de tout Corse des montagnes, tels que les laisse voir Mérimée dans sa nouvelle. « En réalité, le vrai et bon silence appartient toujours à celui qui veut laisser sa place aux autres », indique la cardinal Sarah (2017, p. 219) dans son ouvrage dédié au silence.

Cette fonction assignée au pacte du silence puise sa justification dans deux raisons au moins. La première est que, un homme traqué est un homme diminué et qui a besoin d'aide. À défaut de lui accorder asile, il est bien vu de ne pas contribuer à le faire arrêter. Il y a dans cette façon de faire une attitude empreinte de générosité qui honore son auteur. La deuxième raison tient dans ce que, en choisissant le silence dans une situation de délation, on protège les siens tout en se protégeant soi-même. Il s'agit ici de prévenir d'une réaction de vendetta de la part de celui qu'on aura livré à la justice ou de la part de l'un des siens. Par voie de conséquence, on met également à l'abri du danger les membres de sa propre famille, car les représailles envisageables peuvent être portées sur eux, maillons faibles d'une chaîne à laquelle tous les coups peuvent être portés.

Or, Fortunato procède autrement. Par ce fait, en brisant le silence, il brise un tabou dans la manifestation de l'honneur et de l'identité corse. En refusant de se taire, il sort des rangs pour se retrouver « aux bords de l'humanisme ». Du coup, il devient un mauvais héritier des us et coutumes corses. Il n'est plus représentatif du dispositif imaginaire corse tel que Mérimée le donne à voir dans sa nouvelle. En conséquence, cela signe l'échec du passage de témoin socio-culturel dans cette

famille corse de Porto-Vecchio. Mateo Falcone n'a pas un héritier digne de son nom. Il a donné le jour à un fils qui « parle ». Cette situation fort embarrassante lui vaut une chute dans l'estime du fugitif, et au final un désaveu dans le regard de tous ceux qui assistent à cette scène.

Cela est d'autant plus regrettable pour Mateo Falcone qu'il demeure dans Porto-Vecchio un homme craint, redouté, mais respectable et honoré.

1.3. La bonne réputation

Mateo Falcone est le prototype de l'homme d'honneur corse. Dans la nouvelle de Mérimée, il en présente toutes les caractéristiques. Il est d'abord décrit comme un homme adroit dans le maniement des armes, à tel point que « son habileté au tir au fusil passait pour extraordinaire, même dans son pays, où il y a tant de bons tireurs » (1999, p. 25). Ses exploits devenus légendaires en ont fait un homme qui ne passe pas inaperçu. Ainsi, « avec un mérite aussi transcendant Mateo Falcone s'était attiré une grande réputation » (1999, p. 25).

Cette réputation repose sur d'autres assises non moins négligeables. Mateo Falcone est décrit comme un homme à poigne, un homme qui n'hésite pas à recourir à des moyens peu orthodoxes pour avoir gain de cause. En effet, « on contait de lui qu'à Corte, où il avait pris femme, il s'était débarrassé fort vigoureusement d'un rival qui passait pour aussi redoutable en guerre qu'en amour : du moins on attribuait à Mateo certain coup de fusil qui surprit ce rival comme il était à se raser devant un petit miroir pendu à sa fenêtre » (1999, p. 26).

Ce portrait donne à voir l'image d'un homme qui sait ce qu'il veut dans la vie. Mateo Falcone est un homme à principes, un homme qui a, comme l'indique N. Elias, une claire « conscience de soi et image de l'homme » (1991, p. 109) digne de ce nom. Il est capable du pire dès lors que ses intérêts sont en jeu. Son parcours actantiel dans la nouvelle de Mérimée ne le fait pas dévier de cette trajectoire existentielle. Il est tout le temps et en tout lieu le même. Par lui, Mérimée dresse le portrait du Corse vivant en harmonie avec la nature, désireux de peu de choses au quotidien, presque frustré, sauvage, dur à la tâche, mais cependant porteur de certaines valeurs relatives à l'honneur.

Mateo Falcone, homme de paix et particulièrement effacé, cultive dans ses rapports aussi bien l'amitié que l'inimitié. Voilà pourquoi « on le disait aussi bon ami que dangereux ennemi : d'ailleurs serviable et faisant l'aumône, il vivait en paix avec tout le monde dans le district de Porto-Vecchio » (1999, p. 25-26). Cet homme n'aspire qu'à une chose dans la nouvelle de Mérimée, à en juger par ses réactions et ses décisions. Il souhaite faire de son fils Fortunato son héritier. Seul enfant mâle aux côtés de trois filles, cette famille patrilinéaire a trouvé son légataire universel tout désigné.

Mais l'héritage assigné à Fortunato relève davantage du capital symbolique que de biens matériels en quantité. De fait, Mateo Falcone n'est pas un homme riche. Il a peu de biens, d'autant que « la cabane d'un Corse ne consiste qu'en une

seule pièce carrée. L'ameublement se compose d'une table, de bancs, de coffres et d'ustensiles de chasse ou de ménage » (1999, p. 33). Là sont les seuls biens meubles que le jeune héritier est sûr de recevoir en termes de matériels. Pour Mateo Falcone, son fils doit recevoir quelque chose de plus important que ces biens périssables. Il s'agit d'un code de l'honneur et de pratiques qui ne s'enseignent qu'au moyen d'une longue fréquentation de ceux qui détiennent un certain savoir-faire et des manières d'être au monde. Les Corses sont des hommes d'engagement entiers. Ils n'ont qu'une parole, connaissent le sens de l'hospitalité, l'entraide, la solidarité dans les bons comme dans les mauvais moments. Ce sont des hommes du silence lorsqu'il faut faire front contre la justice, les forces de l'ordre ou les « continentaux », c'est-à-dire les Français de la métropole (1999, p. 39).

Ces agissements et cet état d'esprit, au-delà d'une solide réputation de respectabilité et d'estime, sont le legs que Mateo Falcone aspire à transmettre à son fils unique. Malheureusement, cette tentative de transmission du code d'honneur et de l'identité corse à Fortunato rencontre un cuisant échec.

2. Fortunato : la trahison de l'héritier

2.1. Un enfant versatile

Fortunato est un enfant changeant. Par-là, il faut entendre que c'est un jeune homme inconstant, versatile. Il n'a pas de ligne directrice unique, en ce qui concerne son mode de fonctionnement. Il se positionne tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. Cette attitude reste perceptible à plusieurs niveaux.

D'abord, Fortunato se signale comme un enfant qui ne souhaite point se mêler des affaires d'autrui. À l'arrivée du fugitif Gianetto Sanpiero, il commence par lui refuser le droit d'asile que lui impose la loi implicite de l'hospitalité corse. Sachant que Gianetto Sanpiero a les forces de l'ordre à ses trousses, il décline sa demande d'accueil. Ce refus d'héberger un fuyard aurait pu demeurer une position ferme, en considérant qu'il est un jeune enfant de dix ans qui ne voudrait pas être associé à une affaire qui mêle un malfrat et des agents des forces de l'ordre. Mais les choses changent rapidement. Elles évoluent dès lors que Gianetto Sanpiero fait une proposition d'obtention d'asile contre une pièce d'argent. Le fils de Mateo Falcone cède à cette offre. Il opère ainsi son premier grand changement. Du jeune homme de dix ans tranquille que présente Mérimée dès les premières pages de sa nouvelle, nous passons à un jeune enfant désormais disponible et disposé à aider un fuyard moyennant une rétribution. Mais c'est là « une vérité qui inquiète » (2016, p. 174), à s'en tenir au jugement de M. Paul-Nzamba dans un ouvrage qui aborde un sujet analogue. En adoptant cette attitude qui va à l'encontre des valeurs enseignées par son père, Fortunato opère un changement de personnalité très important et définitif, au regard de son parcours narratif tout au long du reste du récit. Il a accepté de secourir Gianetto Sanpiero contre de l'argent, il va aussi accepter de répondre favorablement à la requête de l'adjudant Gamba en échange d'une montre. Aussi, après une hésitation de courte durée, « Fortunato éleva aussi sa main gauche, et indiqua du pouce, par-dessus son épaule, le tas de foin auquel

il était adossé. L'adjudant le comprit aussitôt. Il abandonna l'extrémité de la chaîne ; Fortunato se sentit seul possesseur de la montre. Il se leva avec l'agilité d'un daim, et s'éloigna de dix pas du tas de foin, que les voltigeurs se mirent aussitôt à culbuter » (1999, p. 35).

Dans un esprit de cohérence avec lui-même, Fortunato estime qu'il n'est plus digne de posséder la pièce d'argent que lui avait remise Gianetto Sanpiero pour le prix de son silence. Il la juge désormais indigne de lui. Aussi la lui restitue-t-il. Cette action trahit de nouveau une opération de changement indéniable chez ce jeune homme. Il n'est pas, dès lors, exagéré de le considérer comme un personnage particulièrement inconstant. Il s'ouvre, pour ainsi dire, au plus offrant chaque fois.

Par ailleurs, cette inconstance qui révèle son changement devenu récurrent, reste perceptible dans son repositionnement par rapport à son père Mateo Falcone. Après avoir accepté d'abord l'argent de Gianetto Sanpiero, puis la montre de Gamba, maintenant il tente de se donner une composition face à son père informé de cette instabilité comportementale. Déjà, à la vue de son père, il se montre subitement et particulièrement charitable vis-à-vis de l'infortuné Gianetto Sanpiero. En effet, « Fortunato était entré dans la maison en voyant arriver son père. Il reparut bientôt avec une jatte de lait, qu'il présenta les yeux baissés à Gianetto » (1999, p. 39-40). Ce changement d'attitude, qui frise un comportement d'opportuniste, ne leurre malheureusement personne. Ni Mateo Falcone, ni Gianetto Sanpiero ne sont dupes de cette adaptation à la nouvelle donne. Du reste, ce dernier, outré, lui jette à la figure, d'une voix foudroyante, un « loin de moi ! » (1999, p. 40) sans équivoque.

Comme on le voit, Fortunato finit par apparaître tel un fils indigne de l'héritage de son père. Nous y percevons la manifestation de l'échec de la transmission du code d'honneur et de l'identité corse dans cette nouvelle. La corruption à laquelle cède Fortunato ajoute à cet échec.

2.2. Un enfant corrompu

Fortunato présente tous les aspects de l'enfant corrompu. Non seulement il est l'initiateur de la corruption dans le récit, mais surtout il demeure celui qui va en être le symbole. En ouvrant la voie à la corruption, il permet à cette dernière de s'installer dans l'histoire.

Deux moments de son rapport à la corruption se distinguent nettement dans son parcours narratif. Le premier moment se situe où, alors que Gianetto Sanpiero est en fuite et arrive à sa hauteur aux abois, plutôt que de lui faire un bon accueil en le secourant comme cela est attendu de la part d'un Corse, Fortunato le fait traîner devant la maison. Puis, sentant le parti qu'il peut tirer de cette situation sensible, il se permet une question qui l'installe dans la trame du récit comme corrupteur et maître du jeu : « Que me donneras-tu si je te cache ? » (1999, p. 29)

Cette interrogation présente quelques intérêts. D'abord, elle indique que le jeune Fortunato est un être clairement corruptible, car il ouvre là le jeu d'un

marchandage qui est susceptible d'aller crescendo comme dans une logique de vente aux enchères. Ensuite, elle traduit une condition relevant d'une subordination, à savoir que Fortunato ne pourrait consentir à lui accorder l'asile et la protection qu'en échange de quelque chose. Enfin, il y a lieu d'y voir aussi un appel à la corruption sur fond de chantage, dans la mesure où, vu les circonstances et l'urgence de la situation, Gianetto Sanpiero n'a pas vraiment d'autre choix, si ce n'est faire une offre à la hauteur des attentes du jeune homme.

Quant au deuxième moment de la corruption du jeune Fortunato, il est l'œuvre de l'adjutant Gamba. Ce dernier est le corrupteur, tandis que Fortunato s'installe comme le corrompu. En effet, « convaincu que les menaces ne produiraient aucune impression sur le fils de Falcone, [Gamba] voulut faire un dernier effort et tenter le pouvoir des caresses et des présents » (1999, p. 32). Ce pouvoir des caresses et des présents, ultime recours d'un agent des forces de l'ordre décidé à mettre le grappin sur le fuyard, opère aussitôt. C'est que cet agent, adepte de « la parole manipulée » telle qu'étudiée par P. Breton, lance « l'appel aux sentiments » (2000, p. 80) du jeune enfant. Sur le plan psychologique, l'adjutant Gamba peut être considéré comme un homme avisé et fin. Il semble bien connaître les hommes et ce qui les gouverne. Acculé et ne voyant plus par quel moyen tirer les verres du nez au jeune garçon, il a la présence d'esprit de lui faire la proposition d'un présent, subodorant que tout enfant de cet âge est susceptible de se montrer sensible à de tels gestes.

Le pari de l'adjutant Gamba est donc payant. En acceptant de livrer Gianetto Sanpiero contre une montre, Fortunato ferme la boucle de son cercle de corruption. Il a été corrupteur avec Gianetto Sanpiero, maintenant il est corrompu avec l'adjutant Gamba. Il connaît donc, dans le récit de Mérimée, les deux pôles de la corruption. Il est l'un et l'autre, et cela tour à tour.

Pourtant, l'esprit de corruption qui anime Fortunato est pour le moins surprenant, quand on sait, d'une part, ce qu'est la grammaire de l'honneur et de l'identité corse et, d'autre part, qui est son père, c'est-à-dire un homme intraitable. D'où peut bien lui venir ce penchant pour la corruption ? La réponse peut résider dans le fait qu'il s'agit là d'un jeune garçon de dix ans, notamment en tant qu'il est le corrompu. Son jeune âge peut expliquer cette propension à céder à tout acte de résistance devant le miroitement d'un quelconque présent. En revanche, le Fortunato corrupteur est pour le moins déroutant, car on ne s'attend pas à une telle attitude de la part d'un jeune Corse de son âge, qui plus est le fils de Mateo Falcone. Aussi, aux yeux de son père et de Gianetto Sanpiero, il n'est plus qu'un enfant décevant.

2.3. Un enfant décevant

Fortunato est l'enfant qui déçoit. Par son acte de délation qui repose sur une corruption et un chantage à peine voilé, il quitte le chemin du respect du sens de l'hospitalité corse. Ce faisant, il trahit et déshonore, non seulement le *modus vivendi* des siens depuis des générations, mais surtout son père, Mateo Falcone.

La déception de ce dernier est d'autant plus immense qu'il a placé beaucoup d'espoir dans ce fils unique. Après avoir eu trois filles qu'il aurait préféré ne pas avoir, il eut « enfin un fils, qu'il nomma Fortunato : c'était l'espoir de la famille, l'héritier du nom » (1999, p. 26). C'est dire combien ce père de famille, dans son esprit et sa manière de s'organiser, compte beaucoup sur cet enfant. D'abord, en lui attribuant ce nom de « Fortunato », on peut considérer qu'il souhaite appeler sur l'enfant la bonne fortune, la chance et la réussite dans l'existence. Fortunato est considéré par son père comme l'héritier du nom, mais aussi comme celui qui va mener ce nom loin, en se montrant à la hauteur des attentes placées en lui, voire en les surpassant. Un destin de grand homme lui est assigné par ce père soucieux de la bonne réputation des gens et du respect des us et coutumes reçus en legs par la volonté des pères qui nous ont précédés.

En ce fils donc, Mateo Falcone a une entière confiance. Il croit en lui. À ses yeux, il sera un homme. Il en a l'intime conviction. Et cette foi ferme en son fils lui naît du fait qu'il est issu de lui. Né de lui, il ne peut qu'être comme lui, il ne peut que lui ressembler dans sa vision du monde et dans ses manières de faire. Il lui est quasiment impossible d'envisager le réel autrement, d'autant que « le fils n'avait que dix ans, mais il annonçait déjà d'heureuses dispositions » (1999, p. 26). Ces heureuses dispositions renvoient, dans le contexte de la nouvelle de Mérimée, à l'intelligence, à l'entregent, à la finesse et à la ruse de cet enfant, ensemble d'atouts susceptibles de contribuer, pour celui qui les possède, à son déploiement avec succès dans ses relations avec les autres hommes dans la vie. Ces heureuses dispositions sont le signe d'évidentes prédispositions, dans l'entendement de Mateo Falcone.

Pourtant, à l'épreuve des faits, la déception est grande. Fortunato n'est point fidèle au portrait moral et psychologique que son père a de lui. Fortunato, par sa conduite, se pose comme un enfant indigne d'appartenir à la lignée de son père. Le doute sur la filiation de Fortunato par rapport à Mateo Falcone, explicitement exprimé dans le récit, reste le signe fort d'une inadéquation entre l'éducation et les valeurs transmises et leur application. Ce doute sur la filiation se trouve exposé à deux reprises.

La première fois, c'est Gianetto Sanpiero qui l'exprime. Devant le refus formulé par le jeune homme de le cacher, il lui lance à la figure, déçu et outré : « Tu n'es pas le fils de Mateo Falcone ! » (1999, p. 28). Par cette formulation, le repris de justice Gianetto Sanpiero signale à son interlocuteur qu'il est indigne d'être le fils de son père, car Mateo Falcone ne se serait jamais comporté de la sorte avec un homme en difficulté et qui exprime le besoin d'être secouru. En d'autres termes,

un fils digne de Mateo Falcone et issu de son sang aurait agi comme Mateo Falcone lui-même, en bravant l'autorité de la justice au nom du respect du code d'honneur et de l'identité corse en matière d'hospitalité.

La deuxième fois, c'est Mateo Falcone lui-même qui émet un doute sur le fait qu'il soit réellement le père de Fortunato. Lorsqu'il est informé du rôle de traître corrompu que vient de jouer son fils dans l'arrestation du fugitif Gianetto Sanpiero, il interroge sa femme Giuseppa : « Femme, dit-il, cet enfant est-il de moi ? » (1999, p. 41). Cette question porte tout le désarroi que connaît cet homme à cet instant précis. Il réalise combien ce fils est indigne de lui. Il prend la claire mesure de ce qu'il y a une brisure entre lui et son fils. Ce fils n'est finalement pas digne de porter son nom. Et les heureuses dispositions vues en lui ne sont que des illusions mortifères. Aussi peut-on entendre le mot de P. Besson, pour qui « les enfants étaient comptables des espoirs qu'ils déçoivent » (2004, p. 86).

Il y a là un échec flagrant dans la tentative de transmission du code d'honneur et de l'identité corse à sa progéniture par Mateo Falcone, du fait de cet enfant qui se révèle être un traître doublé d'un corrompu. Pour un homme comme Mateo Falcone, les conséquences de pareils agissements ne peuvent qu'être considérables.

3. Les conséquences du non-respect de l'identité et du code d'honneur corse

3.1. Le rabaissement moral et psychologique

Le non-respect du code d'honneur et de l'identité corse par Fortunato débouche sur des conséquences extrêmement graves pour Mateo Falcone. Il apparaît sur ce point comme un homme qui voit tout son monde s'effondrer. Tout ce sur quoi il s'était investi depuis toujours, les valeurs dans lesquelles il avait foi, volent en éclats du fait du comportement inconséquent de son fils. Pour cet homme du peuple, s'apercevoir qu'on est le père d'un enfant déshonorant relève de la tragédie. Il connaît de la sorte un rabaissement moral et psychologique qui le conduit à envisager le pire pour laver son honneur. Il est en quelque sorte victime de ce que P. Coulon appelle « l'impensable violence » (2012).

Dans le récit de Mérimée, le premier signe de ce rabaissement moral et psychologique se manifeste lorsque le fugitif Gianetto Sanpiero se permet de qualifier la demeure de Mateo Falcone de « maison de traître » (1999, p. 39), tout en crachant sur son seuil. Or, « il n'y avait qu'un homme décidé à mourir qui eût osé prononcer le mot de traître en l'appliquant à Falcone. Un bon coup de stylet, qui n'aurait pas besoin d'être répété, aurait immédiatement payé l'insulte. Cependant Mateo ne fit pas d'autre geste que celui de porter sa main à son front comme un homme accablé » (1999, p. 39).

Tout est dit dans cet extrait sur le désarroi qui frappe Mateo Falcone. Le geste de sa main portée sur son front traduit l'accablement qui est le sien. L'acte de trahison de son fils l'a considérablement diminué psychologiquement. Cette main sur son front correspond à l'acte de baisser la tête, notamment quand on est

honteux ou dépourvu de toute capacité de répliquer. Mateo Falcone est un homme accablé, c'est-à-dire consterné, affligé, atterré. Il note qu'il a raté quelque chose dans la transmission des valeurs et de l'identité corses à son fils. Il est secoué dans tout son être par ce que J. Derrida nomme « la violence transcendantale » (1967, p. 173), c'est-à-dire une violence qui agresse son mental, sa psychologie, tout en ébranlant sa personnalité.

L'état de sidération et d'abattement moral de Mateo Falcone est traduit, dans un deuxième moment, par le long silence qu'il garde lorsque l'adjudant Gamba et ses hommes s'en vont avec leur prisonnier. En effet, « il se passa près de dix minutes avant que Mateo ouvrît la bouche » (1999, p. 40). Cette posture silencieuse exprime l'état d'anéantissement dans lequel il se trouve. Moralement et psychologiquement, c'est un homme à terre. Il est sonné, complètement déboussolé. On démêle dans cette attitude silencieuse et d'immobilité, l'aphasie qui le cloue sur place dix longues minutes durant. En son for intérieur, il sait qu'il n'est pas en position de réagir. Son fils a trahi. Cette trahison ne peut que lui être imputée, car on considère que, s'il en va ainsi, c'est que le père n'a pas réussi à confier à son rejeton le témoin du relais de la transmission des principes du code d'honneur et de l'identité corse. Fortunato, à son corps défendant, apparaît comme un enfant qui n'a pas été socialisé dans le respect des valeurs qui fondent les Corses en général et les bergers corses en particulier. Il ignore visiblement ce que P. Bourdieu appelle « un langage ritualisé qui est entièrement codé (qu'il s'agisse des gestes ou des mots) et dont la séquence est entièrement prévisible » (2002, p. 101). En d'autres termes, Fortunato ne sait ni ce qu'est le *modus vivendi*, ni ce qu'est le *modus operandi* dans les us et coutumes corses.

Ainsi, le long silence de Mateo Falcone, au-delà du rabaissement moral et psychologique qu'il signale, énonce l'aveu de sa défaite dans sa tâche de père transmetteur d'une éducation, de principes et de valeurs. Pour avoir vécu publiquement la honte et le désaveu d'être un Corse authentique, au regard du non-respect du savoir-être et du savoir-vivre corse de Fortunato, il prend conscience de toutes les conséquences qui vont devoir s'ensuivre pour lui et pour sa famille. En de pareilles circonstances, il sait ce que le code d'honneur corse, implicite dans la nouvelle de Mérimée, commande de faire. Pour un tel homme, il sait que le rejet de Fortunato, en tant que son fils, est la seule voie à suivre pour espérer de nouveau bénéficier de la considération de ses compatriotes et réinstaller dignement sa bonne réputation. Mais ce rejet, à ses yeux, prend le format de la mort comme sentence.

3.2. La mort comme sentence

Pour reprendre pied et sauver son honneur, Mateo Falcone, homme de principes, n'a pas d'autre choix au fond que d'envoyer son fils ad patres. Le long silence qu'il garde au moment du départ des agents des forces de l'ordre peut être interprété aussi comme l'instant de sa délibération avec lui-même. C'est le moment où il pèse le pour et le contre, envisage les avantages et les inconvénients en rapport avec la décision grave qu'il s'apprête à prendre. Il songe à son honneur qu'il faut absolument restaurer en l'extirpant de la bouse dans laquelle Fortunato l'a jeté. Il a décidé que son fils doit mourir.

La tension qu'il fait régner après le départ des agents des forces de l'ordre devient insoutenable. Sa femme aussi bien que son enfant pressent que cela n'augure rien de bon. Pour le fils, les choses paraissent encore plus claires : « Les sanglots et les hoquets de Fortunato redoublèrent, et Falcone tenait ses yeux de lynx toujours attachés sur lui. Enfin il frappa la terre de la crosse de son fusil, puis le jeta sur son épaule et reprit le chemin du maquis en criant à Fortunato de le suivre. L'enfant obéit » (1999, p. 41).

Toute cette séquence peut être interprétée comme le moment où le père de famille a finalement fait le choix de la mort de son fils. Une décision irrévocable qu'il faut maintenant transformer en sentence de mort, c'est-à-dire en procédant à ce que M. Dugain nomme « une exécution ordinaire » (2007). En frappant la terre de la crosse de son fusil et en le jetant sur son épaule, comment Mateo Falcone ne pourrait pas symboliquement faire penser ici au marteau du juge qui s'abat sur une plaque pour ouvrir ou fermer une séance, pour demander le silence ou pour marquer le prononcé de sa décision ? Le lieu de l'exécution sera le maquis, un espace symbolique censé représenter la protection, l'hospitalité, la vie des bergers des montagnes. En allant y donner la mort à Fortunato, Mateo Falcone pense assurément laver la souillure de son environnement de vie avec le sang de celui qui en a été la cause directe.

Mais Mateo Falcone est un homme pragmatique. Certes, le choix du maquis comme lieu d'exécution de son fils est porteur d'une signification, mais c'est aussi pour des raisons pratiques. En effet, « il sonda la terre avec la crosse de son fusil et la trouva molle et facile à creuser. L'endroit lui parut convenable pour son dessein » (1999, p. 41-42). Un sol meuble est ce qu'il cherche. Il compte y enterrer son fils une fois fusillé. Il souhaite accomplir son acte le plus aisément possible. Exécuté et inhumé loin de tout, Fortunato sera ainsi vite oublié.

Cette scène de la mise à mort d'un enfant par son père enseigne sur la détermination de cet homme rempli de convictions. Pour le dire avec U. Eco, ce père de famille s'accommode désormais de « la poétique de l'excès » (2014, p. 149). Paradoxalement, Mateo Falcone demeure un chrétien convaincu, alors qu'on aurait pu s'attendre à ce qu'il se comporte comme un païen au regard de l'homicide qu'il s'apprête à commettre. Il est dans une logique de la sentence réparatrice, presque fidèle à l'application de la loi du talion. Or, avant de fusiller son fils, il lui

demande de faire toutes ses prières, afin qu'il meurt en chrétien. Mieux, il promet de lui faire « chanter une messe » (1999, p. 43).

Dans sa peur de mourir, le jeune Fortunato s'époumone vainement à demander grâce. En effet, « il parlait encore ; Mateo avait armé son fusil et le couchait en joue en lui disant : « Que dieu te pardonne ! » L'enfant fit un effort désespéré pour se relever et embrasser les genoux de son père ; mais il n'en eut pas le temps. Mateo fit feu, et Fortunato tomba roide mort » (1999, p. 42).

Cette mort est l'exécution d'une sentence irrévocable. Sans ciller, Mateo Falcone abat froidement son propre fils. Cet acte indique qu'il demeure un homme intraitable et à cheval sur les principes. Un homme qui se montre capable d'éliminer son propre enfant reste un homme qui place au-dessus de tout, sa vision du monde, ses us et coutumes, son sens de l'honneur. Pour avoir été indigne de recevoir toutes ces choses, et surtout pour les avoir trahies, Fortunato ne pouvait avoir au bout du compte que la mort comme sanction.

La mort de Fortunato signe aussi la mort des espoirs de Mateo Falcone, et donc marque la fin d'une ambition de transmettre un legs symbolique fait d'usages et de pratiques, ainsi que d'une manière d'être. Il n'a plus d'héritier direct pour perpétuer l'identité corse et les valeurs y afférentes. Certes, en désespoir de cause, il demande « qu'on dise à [son] gendre Tiodoro Bianchi de venir demeurer avec nous » (1999, p. 43), mais cela ne saurait assigner une filiation directe à leurs liens. Un gendre n'est pas un fils direct. Il est lui-même le fils d'un autre, qui a sans doute mieux réussi dans la transmission de l'identité et des valeurs corses. Mais l'on peut toujours essayer d'y voir un fils par substitution, et donc un autre enfant par lequel on souhaiterait faire passer l'héritage identitaire et les valeurs corses.

Conclusion

Au sortir de ce travail, rappelons que nous avons commencé par exposer l'identité et le code d'honneur corse ainsi que Mérimée les a peints dans son récit. Ensuite, nous avons vu comment et pourquoi s'est opérée la trahison de l'héritier Fortunato et quelles en ont été les conséquences fâcheuses pour toute la famille Falcone. Aussi, deux choses nous paraissent claires. Premièrement, qu'il y a échec dans la transmission de l'identité et du code d'honneur corse du fait de l'inconstance et de la légèreté d'un fils peu disposé à se montrer digne de recevoir les valeurs de son père. Deuxièmement, que ledit échec débouche sur le déshonneur et le rabaissement moral et psychologique de Mateo Falcone, au point de le conduire à supprimer la vie de son fils. Cet homicide est à lire comme l'acte qui vient réparer le « mal » fait, laver l'honneur d'un homme profondément affecté, touché dans ce qu'il a de plus cher au monde, à savoir son identité et ses valeurs. En mettant en scène cette petite famille corse, Mérimée a magnifié des us et coutumes d'un temps et d'un lieu précis. Mais il en a aussi montré les fragilités. Ce qui rend sa nouvelle sensible.

Bibliographie

- BESSON Philippe, 2004, *Les jours fragiles*, Paris, Julliard.
- BOURDIEU Pierre, 2002, *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit.
- BRETON Philippe, 2000, *La parole manipulée*, Paris, La Découverte.
- COULON Pascal, 2012, *René Girard. L'impensable violence*, Paris, Éditions Germina.
- DERRIDA Jacques, 1967, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil.
- DEWEY John, 2004, *Comment nous pensons*, Paris, Seuil.
- DUGAIN Marc, 2007, *Une exécution ordinaire*, Paris, Gallimard.
- ECO Umberto, 2014, *Construire l'ennemi*, Paris, Grasset.
- ELIAS Norbert, 1991, *La société des individus*, Paris, Fayard.
- MÉRIMÉE Prosper, 1999 [1829], *Mateo Falcone*, Paris, Gallimard.
- PAUL-NZAMBA Marie, 2016, *La nuit des illusions*, Paris, Edilivre.
- TESSON Sylvain, 2005, *Petit traité sur l'immensité du monde*, Paris, Éditions des Équateurs.
- SARAH Robert (cardinal) et DIAT Nicolas, 2017, *La force du silence*, Paris, Fayard/Pluriel.